

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 5 AOUT 1893

SOMMAIRE

TEXTE. — Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Carnet du *Monde Illustré*, par Jules Saint-Elme. — Chronique artistique, par Dufresne. — Poésie : Bohémiennes, par Miss E. Ehrstone. — Amitié de femme, par Brin d'Herbe. — Une émeute à Paris. — Les fêtes de Varennes (avec gravures), par J. St-E. — Le commis voyageur, par X. — Le duc d'Uzès (avec gravure). — La catastrophe du *Victoria*. — La femme, par Donoso Cortès. — Drames et scènes de mœurs : les noyeurs du Ganges, par Daniel Arnauld. — Carnet de la cuisine. — Notes et faits : Devoirs des enfants ; La porte Kent ; La barbe, Etc., etc., par Le Chercheur. — Nouvelles à la main. — Feuilletons : Les deux mariages de Cécile, par V. Vattier d'Ambroyse ; Les mangeurs de feu, par Louis Jacolliot. — Charades ; Enigmes ; Problèmes d'échecs et de dames.

GRAVURES. — Les affaires de Siam : Portraits : Le prince Duong-Schack ; L'amiral Humann ; M. Groscurin ; M. Jacquesmains, ministre et conseiller du roi de Siam ; Vue de Bangkok. — Une émeute à Paris : Une barricade dans la nuit du 7 juillet. — La catastrophe du *Victoria* : La collision avec le *Camperdown*. — Les fêtes de Varennes : Intérieur de la nouvelle église ; Le presbytère ; L'hospice Lajemmerais ; Le collège commercial ; L'ancienne église ; Le sanctuaire de Sainte-Anne. — Gravure du feuillet.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zéloteurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour équilibrer les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

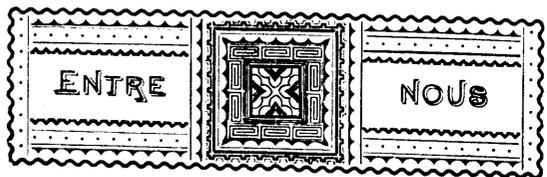
Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT-DIXIÈME TIRAGE

Le cent-dixième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de JUILLET), aura lieu samedi, le 5 AOUT, à deux heures de l'après-midi, dans nos bureaux, no 40, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment invité à y assister.



Encore à vous — Toujours à moi !
— Non pas ! — C'est vrai, roi contre roi !
Bataille, sire ! — Eh bien, bataille.

C. DELAVIGNE.

On n'entend que rumeurs sinistres, bruits de guerre, et, si l'on en croyait certains journaux, la terre serait sur le point d'être bouleversée.

Tout cela a commencé bien loin d'ici, dans un petit coin de terre du royaume de Siam, là-bas, en Asie, où la France avait des réclamations à faire. Ce n'était rien au début, mais les journalistes ont si bien taillé leurs plumes et s'en sont si gaillardement servis, que leurs pacifiques lecteurs se sont emballés à leur tour et ont cru que c'était arrivé. Il n'est rien arrivé du tout.

La France a enlevé quelques forts aux Siamois, il est probable qu'elle bombardera leur capitale s'ils ne s'inclinent pas bien vite devant le drapeau tricolore, mais les menaces des journaux anglais ne l'émeuvent même pas.

N'a-t-on pas entendu la même chanson, il y a quelques années, à propos de la Tunisie, aujourd'hui possession anglaise ?

* * * Mais le zèle maladroit de quelques énergumènes ne produit aucun effet, et le gouvernement anglais, plus prudent et plus sage que ses pseudo-défenseurs, a compris la question.

Le microbe de la discorde fait des ravages incroyables dans la cervelle des journalistes de Londres et autres lieux britanniques.

Contenu longtemps, pendant les mois de neige et de pluie, le dit microbe se reproduit dans des proportions invraisemblables aussitôt que vient la canicule, et ceux qui le logent inconsciemment, à court de nouvelles, s'empressent de demander la guerre contre la France, en savourant un *cock-tail* ou un grog au *gin*.

La guerre ! on va déclarer la guerre et la France va se mettre aux pieds d'Albion !

Rien de plus simple en théorie, mais de là à la mise en œuvre, il y a loin, et le mal est que ces brigands de Français ne daignent même pas tourner la tête pour voir d'où viennent ces clameurs.

* * * Fatigués de crier en vain, les Anglais ont pris le parti de se battre entre eux.

La scène qui s'est passée, en effet, le 27 juillet, à la Chambre des Communes de Londres, est quelque chose d'indescriptible.

A propos de je ne sais quelle question, les honorables députés se sont levés en criant comme des possédés et — adieu la guerre avec la France ! — précipités les uns sur les autres à coups de pied, à coup de poing, en s'insultant et en s'injuriant.

Ah ! si la même chose s'était passée en France ! quel tapage on aurait fait dans la presse de tous les pays !

Après la bataille, les députés éreintés, abimés, d'aucuns ayant les yeux au beurre noir, disent les dépêches anglaises, reprirent leurs sièges et continuèrent à délibérer tant bien que mal.

Où allons-nous, grand Dieu, où allons-nous, si on voit de pareilles choses en Angleterre ?

Quant à nous, qui avons du sang français dans les veines et qui, par conséquent, sommes plus froids et plus calmes que ces têtes chaudes, nous ne leur jetterons pas la pierre, nous contentant de tout mettre sur le compte de la canicule.

* * * N'est-ce pas encore au passif de la chaleur qu'il faut mettre le suicide d'un sergent de dragons, à Québec, le second depuis trois mois, ce qui est énorme pour la garnison minuscule du Gibraltar canadien ?

Ce sergent, un Anglais d'Angleterre, s'ennuyait ici, il avait la nostalgie des brouillards de son pays, et, comme Mignon, regrettait sa patrie.

Il n'était pas poète, le dragon, et c'est grand dommage, car, au lieu de se tuer, il aurait probablement tué son ennui en composant quelque jolie chose comme le :

Connais-tu le pays où fleurit l'orange ?

Mais, il est possible aussi, qu'ayant entendu parler de la discussion Fréchette-Chapman, il ait craint de passer pour plagiaire et qu'il préférât mourir en silence.

* * * A moins d'être Allemand, je ne comprends pas qu'un soldat se tue.

Les Allemands, eux, sont si maltraités, si malheureux de vivre sous un régime de fer, que l'on peut admettre à la rigueur qu'ils préfèrent s'en aller en congé illimité dans l'autre monde, mais les mêmes raisons n'existent pas ailleurs.

Un homme, en se faisant soldat, en endossant l'uniforme, prend l'engagement de tuer les autres, les ennemis, pour protéger et défendre son pays, et il est évident qu'il forfait à sa parole en faisant l'ouvrage de ces ennemis, c'est-à-dire en tuant un soldat de sa patrie.

Mais les artilleurs et les dragons de Québec ne semblent pas raisonner ainsi.

* * * Ces braves miliciens réguliers sont peut-être conduits au suicide par excès de bien-être, par pléthore de *far-niente*.

Bien payés, bien nourris, bien traités, bien habillés, ces soldats, quand vous les rencontrez dans les rues, raides, dodus, remplis, ronds, gras, roses, cambrés, semblent avoir conquis le monde et ignorer que César était maigre à Pharsale, et Napoléon maigrillot aux Pyramides.

Ils ont de bons officiers qui ferment les yeux sur leurs fredaines, les jolies filles leur sourient, l'avenir n'existe pas pour eux, le présent leur est doux, enfin ils sont le bonheur vivant, comment voulez-vous qu'ils ne se dégoutent pas à la fin de cette quiétude trop parfaite.

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

a dit Boileau, et vraiment il n'avait pas tort, car on le constate tous les jours.

* * * Vous souvenez-vous d'une petite pièce : *Un mari dans du coton* ?

C'est un mari trop heureux. Sa femme, d'une humeur désespérément égale, est aux petits soins pour lui ; jamais un mouvement de mauvais humeur, pas la moindre discussion, toujours souriante, bref, une femme comme on n'en voit pas, et c'est justement ce qui fait le malheur de celui qui a le bonheur de la posséder.

Il se plaint amèrement et voici que la chose arrive aux oreilles de la jeune femme qui s'était bien aperçu que son mari maigrissait, s'ennuyait.

— Ah ! tu veux des émotions, mon ami, ah ! la vie tranquille te déplaît, eh bien ! on va t'en donner des émotions, on va te faire une vie un peu agitée ! !

Et voici que madame change du tout au tout. Elle veut du mouvement, des soirées ; elle fait des scènes à la cuisinière, à ses amies, à son mari ; la maison n'est plus tenable.

Et voilà que le mari se prend à regretter le bon temps où il était si malheureux et qu'il supplie sa femme de se calmer.

On s'explique, les époux s'embrassent et le jeune ménage n'en est que plus heureux.

Eh bien ! nos miliciens réguliers sont un peu des soldats dans du coton. Il faudrait les faire remuer davantage, leur procurer des émotions, diminuer leur bonheur immuable et peut-être se tueraient-ils un peu moins.

Dans tous les cas, il n'en coûterait guère d'essayer.

* * * Ce qui coûterait plus serait d'accéder au désir exprimé par un noble espagnol, le marquis de Barbadlès.

Ce marquis, frère du duc de Veragua, le descendant de Christophe Colomb qui vient d'être si bien reçu aux Etats-Unis, a dit à un journaliste qu'on devrait lui donner une part de la souscription ouverte en faveur du duc de Veragua, attendu, dit-il, qu'il est plus pauvre que son frère.

Les journaux américains commencent à s'alarmer à la pensée de faire des rentes à tous les descendants de Colomb.

Voilà ce que c'est que de faire une sottise, on commence par une et bientôt on est entraîné à en faire d'autres.

Il était bien plus simple de dire à ces deux Espagnols d'imiter leur aïeul et de travailler comme lui. On ne peut pas leur conseiller de découvrir un nouveau monde, mais il ne serait pas inutile de leur rappeler que Colomb n'a pas débuté par là, et que, s'il n'avait pas si bien su son métier de marin, il n'aurait certainement jamais abordé à l'île San Salvador.

Je refuse l'aumône au marquis de Barbadlès.

* * * J'ai parlé bataille au commencement, mais n'est-ce pas toujours bataille dans la vie, aujourd'hui comme hier, demain comme aujourd'hui ?